

Retranscription Conférence Jean-Yves BAZIOU

« Enseignement catholique, Église, foi chrétienne »

Bonjour à toutes et à tous

J'ai intitulé globalement mon intervention « **Enseignement catholique, Église, foi chrétienne** ». Le champ est extrêmement vaste, trop large sans doute à appréhender en une petite heure. J'ai regroupé un certain nombre de réflexions autour de trois points.

Un premier point : je lirai l'enseignement catholique comme une manière d'être de chrétien dans une société et j'essaierai de montrer comment l'option que représente l'enseignement catholique se démarque de deux autres. J'aborderai un deuxième point sur ce que j'appelle l'affinité ou les connivences qu'il y a entre l'acte éducatif et la foi chrétienne et un troisième point sur les conditions d'une parole chrétienne en contexte pluraliste. J'aurais voulu poursuivre ma réflexion, mais je me disais que, pour le temps qui nous restait, c'était suffisant.

Donc un premier point autour de l'enseignement catholique que je lis comme une certaine « manière d'être de chrétien en société ». Je comprends personnellement l'enseignement catholique comme une interface entre l'école, l'État, l'Église et la société. Je vois donc l'enseignement catholique comme offrant un double visage :

- c'est une structure civile semblable à n'importe quelle institution scolaire ; je suppose que toutes les écoles en Belgique ont les mêmes programmes globalement (excusez-moi si je suis très marqué par l'expérience française) ;
- et puis le second visage, c'est une organisation chrétienne : en tout cas, le mot catholique est accolé au mot enseignement qui visait à enraciner le projet éducatif dans le Christ et son Évangile.

C'est donc une institution chrétienne qui est associée à un service public d'éducation, qui participe à un service d'intérêt national. Pour moi, son intérêt est triple :

- c'est une institution qui travaille en partenariat avec d'autres institutions (civiles, laïques) ;

- c'est une institution qui prête une attention particulière aux jeunes et aux enfants d'aujourd'hui ;
- et, enfin, elle est dépositaire du message évangélique, c'est-à-dire de la bonne nouvelle de salut de Jésus-Christ.

Et ces finalités, si j'ai bien lu les différentes chartes dans nos pays, c'est de servir l'homme, c'est-à-dire servir l'humanisation des enfants et des jeunes. J'y reviendrai. Et c'est aussi prendre part institutionnellement à la responsabilité de la collectivité par rapport au devoir d'éducation et d'enseignement.

Alors, il me semble qu'une option est faite par l'enseignement catholique qui se démarque de deux autres.

D'abord, ce n'est pas un « ghetto catho ». Dans le scénario du « ghetto catho », et il y a des catholiques qui peuvent se situer là, l'insistance est mise tellement sur la spécificité chrétienne qu'on aboutit au repli identitaire, à la constitution d'îlots de chrétienté. Sans doute par nostalgie d'un temps perdu ! Bref dans ces îlots, on considère qu'ils ne doivent être constitués que de vrais fidèles. C'est-à-dire ceux qui suivent intégralement les lois de l'Église, mais qui en viennent à ignorer la société globale sauf quand il s'agit de dénoncer les excès, l'immoralité ou le retour au paganisme. La spécification est telle, dans ce scénario, qu'on en arrive à ignorer le rapport aux autres, différents, et qu'on fait de l'appartenance chrétienne une frontière de plus dans la société. Du coup, comme le dénonçait Yves de MONTCHEUIL avant la dernière guerre, le mot « catholique » devient un mot qui nous sépare des autres alors qu'il devrait nous en rapprocher. Je vous signale que le mot catholique signifie « universel ». Je crois, sans aller trop loin dans la polémique, qu'il y a, derrière cette volonté d'opérer un « ghetto catho », la vieille obsession catholique de savoir qui est « dans » et qui est « hors » de l'Église. Cette espèce de « tic » ecclésiastique qui oublie que seul Dieu est capable de dire où sont les limites de son peuple. Il vaut la peine de se remettre en mémoire ce que disait Saint Augustin – ça a été repris dans le dernier Concile Vatican II – : « *on peut être de cœur dans l'Église, sans y être de corps, comme on peut y être de corps sans y être de cœur* ». Du côté de la figure de Jésus, on sait bien que Jésus a reconnu beaucoup de gens qui n'étaient pas ses disciples comme ayant une grande foi. D'ailleurs, c'est à ses disciples qu'il disait « *hommes de peu de foi* ». Le ghetto, c'est l'illusion d'auto définir l'identité chrétienne. C'est la culture du club, du club de gens qui se ressemblent, club élitiste, club fidéiste, club de l'entre-nous. Et on sent le danger, sur le plan théologique ce n'est pas mince, de faire glisser le vocabulaire de « peuple de Dieu » vers celui de la seule communion entre nous pour désigner l'Église.

Alors question, pour le théologien au moins : que restera-t-il alors de l'Église signe de salut pour n'importe qui ? Une Église ouverte à tous, où il n'y aura jamais personne de trop dans l'espace ecclésial ? Que restera-t-il de la dimension apostolique de l'Église missionnaire ? De sa finalité évangélique qui donne sens à l'assemblée chrétienne ? Le ghetto, c'est la négation, à mon sens, de l'originalité d'une assemblée chrétienne depuis l'origine. Tout rassemblement appelle sa dispersion : aucun rassemblement chrétien ne doit boucler sur lui-même. Le christianisme met en danger les clôtures communautaristes.

L'école catholique me semble aussi se démarquer d'une autre option, de ce que j'appelle le vestige archéologique ou la réduction culturelle. Ici l'accent est mis sur le christianisme comme un patrimoine. Et l'essentiel de l'apport des chrétiens est estimé avoir été réalisé, accompli dans le passé. Donc, les Églises, les institutions, leurs membres ne sont plus que la trace actuelle d'un apport passé avec, aujourd'hui, leurs symboles, leurs coutumes, leurs monuments, leurs visions du monde... Les valeurs chrétiennes sont considérées comme étant devenues un bien commun. La particularité du christianisme serait assumée dans la culture humaniste laïque commune. Ce ne serait plus qu'un patrimoine historique aujourd'hui diffus et diffusé dans la société et les consciences. Alors, on continue à être vu comme important, mais au titre encore une fois d'un patrimoine culturel éthique et esthétique. Si je parle de réduction, c'est parce qu'une disjonction est opérée entre la valeur culturelle passée du christianisme et l'expérience de foi en Jésus Christ. En France, par exemple, aujourd'hui, on va plutôt accorder crédit sur des plateaux de télévision et de radio à des philosophes agnostiques qui écrivent sur Dieu plutôt qu'aux croyants engagés. Il y a comme une déqualification de l'acte de foi. C'est-à-dire de l'acte de se laisser orienter par un autre. La foi continue à être considérée comme contraire à l'autonomie. Et puis, on tend aussi dans cette hypothèse à réduire le christianisme à des valeurs générales déconnectées de la personne de Jésus, déconnectées de l'expérience de disciples qui se mettent à la suite de Jésus. Or si le christianisme se réduit à des valeurs générales, il est mort. La foi chrétienne ne se réduit pas à des valeurs générales. C'est une expérience. C'est une forme concrète de vie. C'est une nouveauté de vie. C'est une modification de soi. On rejoint ici les vieux termes de « metanoïa » et de « conversion ». Le disciple n'est pas seulement dans un voyage touristique dans la tradition chrétienne. Il est impliqué avec toute sa personne.

Alors, il me semble que votre option, c'est la contribution. Ce qu'on appelle la contribution. La voie qu'esquisse l'école catholique me semble être la recherche d'une contribution de catholiques à une société plurielle, laïque, sécularisée, démocratique. C'est le cas de nos pays. Elle dit que, comme croyants, pour reprendre une expression de Jacques Maritain autrefois, nous nous sentons concernés

par la construction du vivre ensemble de notre pays. Nous nous sentons concernés par la défense de valeurs, de manières d'être qui peuvent être partagées par tous. La foi chrétienne se présente comme une contribution originale, par exemple à la recherche du sens de la vie, à des raisons de vivre ensemble, à la recherche pratique de solutions aux problèmes communs. Donc la question pour vous, pour nous, si nous nous disons chrétiens, c'est : « *qu'est ce que nous apportons à l'ensemble collectif à partir des ressources propres à notre tradition, à nos valeurs, à nos références ultimes, à l'Évangile de Jésus Christ ?* ». Il n'y a pas à renoncer à notre tradition. Il y a à regarder comment notre tradition peut irriguer la collectivité. Alors, il me semble qu'une institution d'Église comme l'école catholique, entre autres, offre un surcroît. Par exemple, un lien social en plus de tous les autres. Elle est un atout d'humanisation pour ceux et celles qui la fréquentent. Il me semble que l'Église et ses institutions peuvent être un facteur de dynamisation de la vie civile. Autrement dit, travailler pour la société et travailler pour la foi chrétienne n'est pas contradictoire. Et voilà pourquoi nous devons sans cesse, à mon sens, nous porter vers les questions communes, vers les questions les plus urgentes de la collectivité : la cohésion sociale par exemple, l'avenir de la société, l'intégration d'enfants à la collectivité, la personnalisation des jeunes. Parler en termes de contribution, c'est tenter d'articuler notre singularité avec la globalité sociale. C'est-à-dire que nous acceptons de nous percevoir désormais en termes de particularisation. Donc, c'est la fin à mon sens d'une conception englobante, intégrale de notre religion. Ça n'est qu'une réalité parmi d'autres dans l'espace pluraliste de la collectivité. C'est la fin aussi d'une conception conquérante du rapport à l'autre. Cette conception, vous le savez, nous mettait toujours au centre et les autres à la périphérie. Il fallait toujours gagner d'autres, des âmes, etc. Ceux qui étaient loin... On a eu ce langage ! Je n'y reviens pas.

Nous prenons mieux conscience me semble-t-il aujourd'hui qu'il y a de l'altérité qui nous est irréductible. Et nous nous présentons comme une des altérités possibles dans le champ social. En fait, nous nous éloignons peu à peu d'une conception de notre présence en termes de recherche d'expansion spatiale et quantitative. Et nous sommes conduits à penser notre présence de plus en plus en termes symboliques, en termes de relations, en termes de rencontres, en termes de dialogues, en termes d'articulations.

J'en arrive à mon second point. Je crois qu'un des efforts que nous pourrions faire, c'est d'explicitier ou de travailler sur les connivences, les affinités qu'il y a entre la foi chrétienne et la tâche éducative. Je vais retenir quatre lieux où l'on peut retenir des affinités entre les deux.

Le premier lieu, la première dimension que je retiens, c'est l'éducation comme une contribution à la création du monde. Vous savez qu'en christianisme, nous tenons que Dieu a remis le monde à l'homme. Tout nous est donné, à notre raison, à notre pratique, à notre générosité. Nous sommes créés créateurs. Nous sommes donc laissés à la pleine responsabilité de notre monde, de notre cité, tel est le dessein de Dieu qui nous désire souverains, libres, aussi libres que lui-même. Le Père de LUBAC avait autrefois beaucoup réfléchi là-dessus. Dieu a créé l'homme libre, libre même de dire non à Dieu. Alors, la tâche éducative, si on prend cet axe-là, on peut la voir comme une médiation essentielle de cette responsabilité par rapport à notre monde. L'éducation est, vous le savez mieux que moi, à la fois une attention au nouveau-né, au nouveau venu et une attention au monde humain, à la culture. Et c'est par les nouveaux venus qu'une société, une culture, peut poursuivre son histoire, peut se donner un avenir en se transformant grâce à eux. L'éducation opère aussi un double transit : elle met l'enfant dans un monde qui lui est étranger et elle conduit l'enfant à sa structure d'adulte. Elle l'amène à exercer sa liberté. Au fond, l'éducation, c'est un trait d'union entre l'enfant et le monde. L'école fait sortir l'enfant dans le monde. Elle met l'enfant en rapport avec la grande société. C'est un lieu d'enseignement du monde.

Mais qu'est-ce que c'est qu'enseigner le monde ? On peut retenir deux ou trois pistes. D'abord, l'éducateur représente l'ensemble des adultes et il présente le monde où est l'enfant comme étant notre monde. C'est-à-dire qu'il ouvre le regard de l'enfant sur le fait que le monde où il vit est une œuvre humaine. Le monde ne peut pas aller sans que nous en devenions responsables. Et l'enfant grâce à l'éducation peut prendre conscience que le monde qu'il reçoit en l'état actuel est le résultat du travail d'innombrables générations, institutions et individus. L'enfant va prendre conscience qu'il s'inscrit dans une profondeur historique qui le transcende. Ce qu'il reçoit comme un droit aujourd'hui est le résultat de longues acquisitions laborieuses. L'éducateur instruit donc l'enfant en l'informant de ce que l'ensemble des générations précédentes a transmis en savoirs, en valeurs, en traditions, en lois, j'en passe... Et s'il transmet cela, c'est, entre autres, pour protéger le monde contre l'enfant parce que l'enfant n'a jamais conscience de la fragilité du monde. Il n'a pas conscience non plus qu'il n'est pas au centre de l'histoire, ni au centre du monde. Alors, peut-être que nous sommes conduits à travailler toujours plus sur un des sens profonds de l'éducation. L'éducation, c'est la preuve que nous aimons assez les nouveaux venus pour ne pas les rejeter de notre monde. Nous leur préparons une place. Nous les préparons à nous remplacer. Nous leur faisons confiance pour qu'ils recommencent notre monde. Finalement, dans l'éducation, il y a, à la fois, l'expérience d'un certain conservatisme (il faut transmettre

ce qui existe) mais il y a aussi une perspective révolutionnaire. Si on transmet ce qui existe, c'est pour que les choses changent et soient recommencées dans une époque où nous n'existerons plus. Donc, l'éducation, c'est peut-être aussi la preuve que nous aimons assez notre monde pour ne pas le laisser aller vers la ruine, que tout le temps, il faut le rénover et que nous faisons confiance à ceux qui viennent après nous pour cette tâche.

Un deuxième lieu où l'on peut trouver une affinité entre l'acte éducatif et la foi chrétienne, c'est du côté de la transmission d'une foi. Je m'explique. Pour nous qui croyons en Dieu, pour ceux qui croient en Dieu, en tout cas dans le champ chrétien, l'homme commence sous un horizon de bienveillance. La première parole de Dieu dans la Bible, c'est : « *Et Dieu vit que cela était bon* ». Ce que dit la Bible, c'est un universel humain peut-être : il n'y a pas d'accès à soi, il n'y a pas d'accès à une confiance assurée en soi, à une liberté même osée, sans la rencontre d'une amabilité première. La confiance en soi naît de la confiance des autres en nous. Il y a là une vieille idée biblique. Il y a, là, cette idée que s'articulent la précédenance aimante et l'audace de vivre, d'inventer l'avenir. Alors, on pourrait regarder l'école de ce côté-là. Qu'est-ce qui se passe à l'école ? Hé bien, l'enfant y fait l'expérience que l'émergence de sa liberté suppose le détour par un parcours éducatif pour accéder aux langages en cours, aux connaissances, aux règles en usage. Et dans ce parcours, l'enfant rencontre des personnes, vous donc, des institutions, vous encore, qui l'attendent, qui travaillent, qui se dévouent pour lui, qui reconnaissent sa valeur, qui reconnaissent sa dignité, qui l'envisagent avec confiance. Par les institutions éducatives, c'est la société entière qui vient prononcer sur les enfants une parole de reconnaissance et qui vient les désigner comme étant espérés par tous, comme étant appelés à dire « oui » à la vie et à lui-même et/ou à elle-même. Autrement dit, par les institutions éducatives, nous manifestons aux enfants notre confiance, pour qu'ils fassent l'avenir de notre cité.

J'aime bien penser les institutions éducatives, il y en aurait d'autres, mais notamment les institutions éducatives aujourd'hui, comme un corps d'espérance dans les enfants d'un pays. Vu sous ce spectre, l'acte de transmettre ne concerne pas seulement le savoir. L'acte de transmettre concerne aussi la foi, la confiance dans la capacité de l'enfant à être responsable de lui-même et des autres. On me pose souvent la question : comment aider les jeunes à espérer ? La réponse est très simple : commençons par montrer qu'on espère en eux. Donc la question serait la suivante pour vous : *comment cette confiance initiale dans les enfants est-elle transmise par l'école catholique ? Où, quand, par qui, à quelle occasion, des enfants et des jeunes entendent prononcer la parole collective qui les espère ?* C'est par là, à mon sens, que la vie collective peut se présenter aux enfants sous la forme d'un appel joyeux et peut faire autorité

parce que prometteuse pour chacun. Si des jeunes désespèrent parfois dans certains quartiers de mon pays, c'est parce que, justement, elles n'entendent pas, aujourd'hui, de la part de la collectivité, cette parole qui dit « *nous, nous comptons sur vous et vous comptez pour nous* ». Ça, il faut absolument le leur dire. Et à mon avis, c'est dans cette promesse-là que les individus, aujourd'hui, peuvent puiser l'énergie qui va les motiver pour une action profitable pour tous. Donc je crois que la voie éducative consiste, par là, à aider l'individu à conquérir sa propre humanité, sous ces deux aspects : l'aspect intime, personnel et l'aspect institué. Nous faisons tous partie d'une collectivité. Et la collectivité doit dire aux enfants qu'elle compte sur eux et qu'ils comptent pour elle.

Un troisième lieu, où l'on peut repérer une affinité entre l'acte éducatif et la foi chrétienne, c'est autour de la tradition qui est structurante d'esprits libres. Je m'explique : une religion, comme la nôtre, comme toutes les autres, est porteuse d'une longue mémoire. Une religion, c'est une tradition. Michel SERRES dit qu'une religion, c'est une couture entre le temps présent et le temps très long du passé. Et en même temps qui envisage un avenir très lointain. Nous annonçons le Royaume de Dieu à venir. On est là sur des temps, très, très longs. En tout cas, notre religion relie sans cesse le présent à des profondeurs historiques qui transcendent chaque époque. Elle travaille sur un héritage. Elle travaille sur une lignée. On ne peut dénier cela du côté d'une religion. Elle vient énoncer que nous sommes structurés par des traditions. Il n'y a pas d'humanisation possible sans intégration de l'histoire. Et, sur ce point, me semble-t-il, la foi chrétienne, non seulement entretient une affinité avec l'éducation, mais elle peut même rappeler à l'éducation sa responsabilité vis-à-vis du passé.

J'ouvre ça un petit peu. L'éducation engage des moyens qui font qu'une société est capable d'être à la hauteur de son passé et, donc, de faire vivre au présent, puis au futur, le passé qui la constitue. Et ça c'est un problème redoutable aujourd'hui, notamment dans l'ex Europe de l'Ouest. En tout cas, pour la société française, c'est un problème. Nous sommes dans des sociétés de l'oubli. Même si apparemment, il y a une obsession de la mémoire. Ah... L'obsession de la repentance... Je ne suis pas contre ! Le problème, c'est qu'il ne faut pas renouveler dans l'instant les erreurs qu'on a faites par le passé. En fait, la mémoire tend aujourd'hui à faire du passé du dépassé. C'est l'idéologie de la mode qui revient ou pas. Vous connaissez tout ça. Le passé est satellisé au profit des préoccupations du présent. Ou alors il est instrumentalisé, ce qui revient à peu près au même. C'est le contraire du sens de l'histoire. Nos sociétés qui se caractérisent par l'individualisme, par l'utilitarisme — il faut le dire — vont vers du matérialisme. Je connais des régions dans mon pays où les gens sont passés du côté d'un matérialisme brutal. Nos sociétés poussent à se dédouaner du poids du passé. Elles ne veulent pas se charger du poids de leur

histoire. Et sur ce terrain de la mémoire culturelle, il se refait peut-être, dans certains lieux, - en tout cas en France, c'est clair ! - des alliances entre les cathos et les laïcs. Par exemple, en France, il y a eu une très grande évolution des mentalités concernant l'enseignement du fait religieux à l'école. Deux rapports successifs ont été demandés par le Ministère de l'Éducation nationale là-dessus : le premier par le recteur JOUTARD, le second avait été demandé par Jack LANG et était sorti en 2001, signé par Régis DEBRAY. Il y a donc une volonté d'intégrer davantage le fait religieux dans l'enseignement commun. Alors, l'intégration du passé est importante pour que les esprits des jeunes, à mon sens, soient capables de liberté critique. À mon avis, c'est le sens de la transmission de la culture générale par l'école. Pour moi, la culture générale permet de se faire une idée de ce qu'est un art de bien vivre. Ça permet aussi d'avoir une représentation de relations humaines harmonieuses. Ça permet aussi de relier différentes dimensions de notre humanité : dimension éthique, esthétique, poétique, scientifique, religieuse, philosophique, etc. Et puis la culture générale donne aussi des repères et des critères pour évaluer le présent de la cité, c'est-à-dire pour évaluer les orientations et les décisions qui se prennent en notre nom, y compris au nom des enfants et de ceux qui ne sont pas encore nés. Elles évitent donc de produire des individus qui seraient spirituellement désarmés.

Grâce à la culture générale, l'éducation permet à chacun, à chacune, tout au long de sa vie de puiser une nourriture spirituelle, de puiser une mémoire aussi, de puiser des exemples de vie. Dans quoi ? Dans l'histoire, dans la littérature, dans l'art et dans la religion, dans les religions. Les religions ont toujours proposé des modèles moteurs. Et par là, je crois que chacun peut acquérir de quoi se construire un jugement. Pour ma part, je pense que la mémoire culturelle est une condition pour développer une rationalité critique, pour être lucide, pour savoir interroger les pouvoirs. Vous parliez de la mémoire subversive de l'Évangile. Je pense qu'effectivement l'esprit chrétien est un esprit certes loyal - c'est traditionnel au christianisme depuis l'origine - vis-à-vis de l'État juste - mais c'est un esprit qui est rebelle à des pouvoirs oppressifs, manipulateurs, « instrumentalisateurs », etc.

L'esprit chrétien est capable de dissidence quand les pouvoirs deviennent égoïstes et injustes. Il y a une sensibilité chrétienne, de tout temps, aux cris qui expriment des désirs de renouvellement et d'équité et des cris qui souvent s'expérimentent en marge des sociétés ou aux bordures des sociétés. Il faudrait relire Saint Paul de ce côté-là, quand il parle des gémissements qui attendent un nouvel accouchement de la création. Il faudrait relire Saint Paul aussi quand il associe l'Esprit-Saint et la liberté et « *là où est l'Esprit est la liberté* ». Et il renverse la phrase : « *là où est la liberté, là est l'Esprit-Saint* », au-delà même

des cercles où nous croyons le reconnaître. Et donc, il n'est pas contradictoire, en christianisme, de former des personnes capables de fierté et avides de vérité, de justice et puis de paix.

Quatrième lieu, quatrième dimension où nous pouvons repérer quelques connivences, quelques affinités entre l'acte éducatif et la foi chrétienne, c'est du côté de la préparation à une éthique de la civilité. Est-ce qu'il n'y a pas un style d'éthique sociale que promeut où que cherche à promouvoir l'école catholique. Je note, en tout cas, un peu partout dans vos textes, dans vos chartes ici ou là, des insistances sur les relations de confiance, de respect, de tolérance. Bref, on insiste sur une certaine manière de se rencontrer. Et cela, pour moi, consonne avec une vieille notion qui est la notion de civilité, qui nous vient du socle humaniste européen de la Renaissance. Je pense à Érasme en particulier, avec son traité de civilité à l'usage des enfants.

Vous savez comme moi, la civilité, ça désigne une manière de se comporter en société, qui fait un pas de côté par rapport aux attitudes de luttes, de rivalités, de compétitions et d'agressivité. La civilité s'est développée dans un courant de pensée qui a voulu fonder le lien social en Europe sur l'apprentissage d'un code commun de bonnes mœurs. Et le modèle de référence, c'était celui de l'honnête homme entraîné à la conversation. Hé bien, ça a intéressé, entre autres, au moins un chrétien, en 1695 : Saint Jean Baptiste de la Salle. Il a cherché à fonder chrétiennement, théologiquement, la bienséance et la civilité, je le cite, « *comme une vertu qui a rapport à Dieu, au prochain et à nous même* ». Pour Jean Baptiste de la Salle, fondateur des Frères des écoles chrétiennes, la vocation chrétienne se réalise dans une capacité à communiquer entre nous, à communiquer les uns avec les autres. Et donc, pour lui, il y a convergence entre morale civile et morale chrétienne, même si pour les chrétiens le comportement de respect à l'égard des autres est commandé dit-il par « *les regarder de fait comme des enfants de Dieu et des frères de Jésus-Christ* ». Je cite un de ses passages : « *Qu'est-ce que la bienséance chrétienne ? C'est une conduite sage et réglée, que l'on fait paraître dans ses discours et dans ses actions extérieures par un sentiment de modestie ou de respect ou d'union, et de charité à l'égard du prochain faisant attention au temps, au lieu et aux personnes avec qui l'on converse. Et c'est cette bienséance qui regarde le prochain qui se nomme proprement civilité* ». La civilité, c'est une attention à l'actualité, à l'histoire, à l'originalité de l'autre. La civilité, c'est la production d'un ordre profond, d'un ordre social où les hommes s'observent, observent ceux qui les entourent et, en fonction de cela, se modèlent eux-mêmes de manière à ce que la vie ensemble soit possible, agréable et ultimement bonne, très bonne. Ce qui est intéressant, en pédagogie, chez Jean-Baptiste de la Salle - mais chez Érasme, c'était vrai avant - c'est que la civilité engage un rapport entre intériorité et extériorité. La civilité inclut l'idée qu'il est possible de

réformer sa vie intérieure, de structurer sa vie intérieure, en travaillant sur nos comportements extérieurs. C'est à travers une composition de son corps, que l'on compose aussi finalement son esprit et aussi son âme. Pour employer le langage des révolutionnaires français, la vertu s'inscrit d'autant mieux dans la conscience, qu'elle se manifeste extérieurement. Or souvent, nous continuons à penser les choses en disant qu'il faut d'abord inscrire les valeurs à l'intérieur pour ensuite pouvoir les incarner extérieurement. Mais, dans l'éducation à la civilité, le fait inverse est aussi tout à fait vrai. Et vous le voyez aussi fonctionner en sport, quand vous avez, les dimanches matin ou les samedis matin ou les samedis après midi, des gens qui encadrent des enfants. Certains vont dire aux enfants : « *Vas-y, casse-le, n'hésite pas, écoute l'arbitre t'as pas vu... Tu peux y aller... etc.* ». Là, vous êtes sûr qu'à terme, l'enfant, de fait, intérieurement, va aussi devenir agressif. Il y a là des responsabilités éducatives qui tournent à la catastrophe. Parce que la civilité est une réplique à la pulsion de mort, à l'agressivité, à la haine. Je crois qu'il serait intéressant que vous explicitiez comment par la mise en œuvre de comportements comme la politesse, comme l'écoute, comme l'atmosphère pacifique, comme la bienveillance, la salutation, le sourire, comment aussi par la fréquentation de textes et de modèles puisés dans le trésor de notre religion, de notre spiritualité, vous aider à façonner des consciences, des âmes, des esprits, qui seront capables demain de fédérer – de fédérer, je dis bien – des individus et des groupes. On a beaucoup valorisé la lutte, on valorise beaucoup la compétition. On a besoin aujourd'hui — on le sent bien dans tout le continent européen — nous avons besoin de préparer les esprits, à savoir organiser, fédérer, faire se rencontrer des gens de différentes obédiences.

Alors, j'aurais voulu, j'aurais pu poursuivre, et prendre d'autres exemples d'affinités, notamment toutes ces attitudes éducatives qui peuvent être des signes de la bienveillance de Dieu envers chaque jeune dont vous avez la charge.

Par exemple, on aurait pu travailler sur l'exigence éducative. Une exigence qui n'écrase pas. On aurait pu travailler sur la nécessité de créer des entourages qui accueillent la globalité des dimensions constitutives du jeune et qui ne voient pas seulement le jeune du côté de sa performance scolaire voire même peut-être religieuse.

On aurait pu travailler aussi sur l'estime à apporter à chaque jeune en particulier. L'estime... Aujourd'hui, il y a une grande recherche de reconnaissance, dans toute l'Europe.

On aurait pu aussi travailler aussi sur le traitement de l'échec scolaire, voir l'échec scolaire autrement que comme une malédiction. Parce que dans mon pays, en tout cas, souvent un enfant en échec, il est vu

en échec pour toute sa vie et il part dans des filières... Non, on peut voir les choses autrement, surtout quand on est d'une spiritualité où pour nous, la mort, l'échec n'est jamais le dernier mot d'un homme.

Voilà, je conclus ce deuxième ensemble de remarques. Ce que je voulais dire, en cherchant des affinités, entre la tâche éducative et la foi chrétienne, ce que je voulais était simplement ceci : c'est en allant au cœur de votre œuvre éducative, c'est en travaillant à l'humanisation des enfants et des jeunes que vous entrez en résonance, en connivence avec le cœur de la foi chrétienne. Le cœur de la foi chrétienne a toujours été que Dieu veut que l'Homme, tout homme soit sauvé. C'est-à-dire qu'il puisse développer, la plénitude de ses capacités intellectuelles, physiques, spirituelles, psychiques. Et sans doute que c'est dans son travail d'éducation que l'enseignement catholique peut approfondir la portée humanisante de l'Évangile de Jésus.

Et c'est aussi dans une interprétation toujours plus fine, plus profonde de l'Évangile de Jésus que l'enseignement catholique éclaire la profondeur et la beauté de la tâche éducative. Il s'agit au fond de former des hommes et des femmes en plénitude et pas seulement des cerveaux capables de passer des examens.

Voilà me semble-t-il la condition initiale pour que puisse être entendue, reçue, goûtée un jour, ce que nous appelons la « Parole de Dieu » comme une parole de confiance dans notre liberté, dans notre raison, dans notre capacité de faire société, de faire un monde avec d'autres.

Je voudrais terminer en évoquant un troisième ensemble de remarques. J'aurais voulu davantage me porter du côté du contenu, mais je n'ai pas assez eu de temps. Je voudrais rentrer plus avant du côté des conditions pour, ou d'une parole chrétienne en contexte pluraliste. Je vais m'arrêter sur cinq ou six attitudes.

Première attitude : rencontrons-nous sur une expérience existentielle commune.

J'argumente. Souvent on pose Dieu, comme un mot qui nous sépare en catégorie comme croyant, incroyant. Quand vous regardez les enquêtes sociologiques, c'est souvent encore comme ça, très souvent. On stocke les gens entre deux pôles opposés, croyants et incroyants. Enfin, vous aurez là des « mal-croyants » ou encore « religieux, non religieux », on pourrait continuer comme ça. J'ai envie de prendre l'exact opposé. Et si « Dieu » était un mot qui révélait ce qui nous relie. Ici, je me réfère à LUTHER qui, comme vous le savez, n'est plus un ennemi pour les catholiques. LUTHER avait défini « Dieu » comme ceci, je le cite, c'est dans son grand catéchisme, vous irez voir : « *ce à quoi tu te*

suspend et en quoi tu mets ton cœur, voilà ce qu'est ton Dieu ». Il ne faisait que paraphraser une phrase de l'Évangile : « là, où est ton trésor, là aussi sera ton cœur ». Alors, le grand théologien luthérien allemand BULTMANN a commenté ce passage-là. Je le cite : « *Ce qui fait d'abord partie de l'idée de Dieu, c'est ceci : Dieu, c'est celui en qui, c'est la puissance dans laquelle on met son cœur, à laquelle on a recours dans toutes les nécessités. Dieu est la puissance dans laquelle tu mets tout ton cœur* ». Dieu, c'est la puissance à laquelle on dit « oui » et que nous laissons orienter notre vie. Alors, pour les uns, ils ne vont pas nommer ça « Dieu ». Ils vont parler du bonheur, d'autres vont parler de telle ou telle valeur, d'autres vont parler d'une personne sage ou prophétique qui leur sert de « modèle moteur », comme je disais tout à l'heure, de source de jugement. Pour d'autres, ça va être la réussite professionnelle. Pour d'autres, ça va être un être aimé. Ce qui se joue dans cette relation-là, à cette puissance, c'est tout simplement notre identité profonde, c'est l'accès à notre authenticité d'homme ou de femme.

Alors, voilà une première attitude possible, pour moi : rencontrer l'autre sur quoi il met son cœur, sur ce qu'il prend ultimement au sérieux, sans aucune réserve. Je vous renvoie au grand théologien allemand, réfugié aux États-Unis : Paul TILLICH, sur ce terrain-là. Si vous ne savez pas grand-chose sur Dieu, traduisez-le, parlez de ce qui vous tient à cœur, de ce que vous prenez au sérieux sans aucune réserve, de ce qui vous donne du courage, etc. Si vous savez que Dieu se loge là, vous en savez déjà beaucoup sur lui. C'est-à-dire qu'il s'agit de nous rencontrer tous comme des croyants, comme des foyers de pensée et de spiritualité, animés par une quête commune d'humanisation, et comprendre la foi de l'autre. Je me répète : ce en quoi il met son cœur pour avoir la double figure d'entendement intellectuel et de respect compréhensif. Donc, il s'agit de nous rencontrer sur un plan d'égalité et de dignité. Il n'y a pas certains qui croient plus que d'autres. Tout le monde croit en quelque chose ou en quelqu'un. Et si on nous demande, après, qui est notre Dieu à nous, en quoi nous mettons notre cœur, ce qui nous conduit donc, nous chrétiens. Hé bien, là, nous sommes amenés à dire en quoi la personne et la parole de Jésus ont raisonné comme vraies, c'est-à-dire comme justes pour nous, dans notre vie. C'est-à-dire ce qu'elle a fait en nous, quelle nouveauté de vie elle a produite. Comment, par exemple, la parole de Jésus nous a permis de dépasser la paresse ? Comment cela nous a permis de retrouver du courage ? Comment cela a été une consolation ? Bref, comment cela nous a donné du goût de vivre, du goût d'aller plus loin ?

Deuxième attitude : travailler une culture du dialogue.

Vous le savez, vous ne cessez de le répéter également, nous sommes dans une situation de pluralisme effectif, voire même de métissage, de plus en plus. Les vérités, les interprétations, les rationalités sont diverses. Elles sont en confrontation et elles se mêlent sur un même espace d'existence. C'est un

tournant par rapport à une époque récente où chaque conviction était sur un espace délimité. C'est fini. Toutes les croyances sont partout. Il n'y aura plus d'unanimité spirituelle. Alors, l'attitude qui me semble devoir être travaillée, c'est celle du dialogue. Certains s'en gaussent, mais franchement je n'en vois pas beaucoup d'autres. A moins de préférer la guerre et l'évitement ! Le dialogue suppose une manière de se parler. C'est la parole argumentée.

C'est-à-dire qu'il s'agit d'entrer dans un débat, sans prétendre avoir d'abord raison sur les autres, sans prétendre détenir, par exemple, la vérité pour tous. Simplement, il s'agit d'espérer que la rationalité de son argumentation suffira pour emporter l'intérêt de son interlocuteur. L'enjeu, c'est d'éliminer la violence dans l'échange sur nos convictions ultimes. Alors, ici, il y a une exigence qui ressort pour nous, c'est celle de formuler notre tradition, notre foi, dans les termes de la rationalité contemporaine. Il s'agit de construire nos arguments pour qu'ils soient compréhensibles du plus grand nombre, de façon à ce qu'ils soient entendus et discutés. Alors, ici, il y a un axe à mon avis pour penser la transmission de la foi dans le pluriel des rationalités et les convictions : dire notre foi en termes humains communs, sortir du patois pour approcher de la langue commune. De plus, nous apprenons que nous ne sommes pas seulement, comme disent les Français, des « proposants ». Les Français parlent depuis '96 de proposition de la foi. Les Canadiens rigolent, mais les Français prennent cela très au sérieux. Donc, ils rient beaucoup moins, quand les autres rigolent devant eux. Donc, nous ne sommes plus en position de « proposants », nous sommes désormais en position de recevoir des autres. C'est-à-dire de grandir dans notre foi chrétienne grâce à la rencontre de convictions différentes. Par exemple, nous pouvons recevoir les jeunes comme des personnes de qui nous apprenons quelque chose de neuf sur la grandeur de Dieu que nous cherchons. Nous croyons souvent — je parle plus pour ceux qui sont du côté de l'éducation à la foi - être des éducateurs de la foi des jeunes. En fait, ce sont les jeunes aussi qui ne cessent de nous ouvrir le cœur et la raison à la surprise de Dieu. Car, pour un chrétien, Dieu n'est pas étranger aux terres étrangères aux chrétiens. Dieu est, sans doute, bien plus donné à notre monde sécularisé que nous ne le croyons. Et sans doute qu'ils nous parlent aujourd'hui en des langages que nous n'avons pas encore décodés et compris. Il nous reste encore à faire effort, par exemple, pour voir comment Dieu parle dans l'espace laïque, je parle pour la définition française de la laïcité.

Troisième attitude : servir la décision personnelle.

Ici, j'enregistre la requête d'individualité. Je sais que, dans le monde catholique, quand on dit « individu, individualisme », on sent se dresser les oreilles. Ça y est, c'est de l'égoïsme, c'est le repli sur soi. Non, ce qu'on appelle individualisme, c'est aussi le désir d'être reconnu comme un « Je », comme un sujet libre.

Et cela, désormais, ça vaut massivement pour le rapport à la religion. Les gens, les jeunes en particulier, ont un rapport très libre aux propositions religieuses, entre autres chrétiennes. Et ils peuvent être preneurs des repères de sens qu'offrent des propositions religieuses, mais ils ne sont pas pour autant preneurs de normes. En matière dogmatique, éthique et rituelle. En religion, c'est désormais entrée et sortie libre, comme dans votre congrès. On y est de manière limitée et occasionnelle. Donc le but de l'éducation de la foi, me semble-t-il, c'est de viser une décision personnelle des jeunes par rapport à l'Évangile de Jésus.

Donc, le problème pour nous est le suivant : non pas présenter l'Évangile pour que les jeunes l'acceptent, mais comment le présenter pour qu'ils soient en mesure, un jour, de se décider eux-mêmes pour, contre ou sans lui ? En sachant que cette décision sera de plus en plus progressive et de plus en plus partielle sans doute. Les gens ne prennent pas tout, tout de suite. Et, en particulier, les jeunes générations prennent leur temps en matière religieuse, sauf une toute petite fraction. L'Église, en particulier, est pour eux facultative, et même souvent accessoire. J'ai été, autrefois, aumônier de lycée. Donc, il y avait une aumônerie à la française. L'aumônerie arrivait après la grand-mère, le sport, la danse, la musique, les courses, la piscine (ça dépendait des saisons) éventuellement et, encore, peut-être, il y avait une petite place possible pour l'aumônerie. Si tant est qu'ils sussent ce que cela voulait dire ! Et ça, c'est autre chose ! C'est-à-dire qu'aujourd'hui, les générations, comme tout le monde est pris là-dedans, voient qu'il y a toujours d'autres options possibles. Chez eux, tout est disponible aujourd'hui. Toutes les religions sont disponibles. Toutes les convictions sont là. Et donc, on compare. C'est chacun qui se sent responsable de choisir, y compris en matière religieuse. Chacun se sent responsable de la construction de sa foi chrétienne. Alors, cette époque de la personnalisation, je trouve, a un bon côté. C'est l'époque de l'authenticité. On ne prend que ce que l'on peut porter. On ne prend aussi que ce qui ne peut nous porter. En tout cas, il y a une espèce de refus des faux-semblants en matière de convictions, chez beaucoup de gens aujourd'hui, de plus en plus. Et ce n'est pas mal. Enfin, on apprend également, dans ce processus de décision, la patience. On apprend que l'ensemble de la vie chrétienne tend à devenir – j'emploie un jargon du milieu – tend à devenir « catéchuménal ». C'est-à-dire qu'on progresse, en matière de foi, au rythme de sa propre vie. On apprend aussi la prudence en matière d'affirmation de Dieu. Ça ne va pas de soi que de prononcer ce mot, aujourd'hui. Ça ne va pas de soi, encore moins, de le confesser comme le sujet de sa foi.

Alors ce que nous avons à faire, je me répète, c'est servir la construction personnelle de la foi. C'est-à-dire : donner des outils, des méthodes, des connaissances. Aujourd'hui, les connaissances sont

nécessaires parce que quand on voit l'analphabétisme religieux qui existe, c'est incroyable. Donner des connaissances, oui, pour que les jeunes réfléchissent, raisonnent, murissent leur décision.

Il s'agit aussi d'entendre leurs questions, leurs critiques et même leur athéisme et leur indifférence, comme un moment de la construction personnelle de leur foi. C'est déjà plus difficile.

Et enfin, il y a à donner les moyens d'une appartenance à l'Église. Quand chacun trouve un trajet personnel, il faut reconnaître de multiples manières de faire son chemin, éventuellement avec l'Église. Il n'y a plus de parcours commun à tous.

Je le développe dans mon quatrième point : des itinéraires désormais multiples.

Plusieurs portes d'entrée, dans ce qu'on appelle la chose chrétienne, de façon large, sont possibles. Alors, si l'on se réfère aux marqueurs sociologiques de l'identité religieuse, on peut privilégier l'appartenance à un groupe ou à une communauté, on peut aussi préférer vivre une expérience émotionnelle forte sur le plan individuel ou collectif. En '97 par exemple, des sociologues étaient venus interroger des jeunes qui étaient aux Journées Mondiales de la Jeunesse (JMJ). Il y a plusieurs jeunes qui avaient répondu aux sociologues à la question : est-ce que vous êtes catholiques, est-ce que vous vous êtes sentis catholiques pendant les JMJ ? Les jeunes disaient : « *Je me suis senti catholique. Et après vous allez continuer dans l'Église ? Ah non ! Ça, c'est autre chose !* » Donc vous voyez : appartenance et expérience, c'est émotionnel, ça change. Alors dans les diocèses, on invitait à nouveau les jeunes des JMJ à se retrouver. Cela n'a duré qu'une année, parce que, comme la plupart ne sont pas revenus, il fallait passer. On peut aussi souhaiter vivre simplement selon les valeurs éthiques d'une religion. Ou bien, on peut simplement se rattacher à notre religion comme un héritage symbolique, esthétique, culturel. Il y a aujourd'hui, en tout cas c'est mon observation, une multitude d'usages du christianisme, voire de l'Église et donc de manières de s'y rapporter.

Certains se rapportent au christianisme pour des temps forts, des moments ponctuels. En France, on n'entend plus parler que de ça : les temps forts en catéchèses, les temps forts dans les paroisses, les temps forts avec un moment de convivialité, les temps forts avec un temps festif, etc. Donc, certains vont se rapporter au christianisme pour des moments ponctuels, ils vont se brancher, un moment donné, sur la chose chrétienne. D'autres vont utiliser le christianisme pour trouver des ressources quand ils sont dans des situations de crise. D'autres vont simplement chercher à vivre des moments de repos qui leur permettent une distance par rapport à un trop-plein d'activités. Les monastères sont pleins, en Europe, pendant l'été. Et il y a un certain nombre de gens qui ne font pas confession de foi, qui sont dans

la haute technologie et puis qui passent là. Ils se débranchent un peu. Ils vont, dans un monastère, prendre un temps de repos pour vivre une rupture. D'autres cherchent des contacts pour pouvoir échanger sur leur vie avec des gens de confiance. J'ai rencontré, il y a quelques semaines, une personne d'un certain âge, et même d'un âge certain, avec qui j'avais travaillé autrefois dans un mouvement d'action catholique, qui est partie faire un pèlerinage à Assise, en compagnie de célibataires. Voilà, c'était un pèlerinage organisé pour les célibataires. Mais, en fait, son désir c'était de chercher quelqu'un à rencontrer. Pourquoi pas ? Remarquez, si on faisait une enquête chez les cathos, il y a bien des couples qui se sont construits dans les mouvements, dans les églises. Et dans l'école catholique, n'en parlons pas !

Il y a aussi les chrétiens électroniques, comme dirait Jean BAUBÉROT chez nous, ceux qui vont justement se brancher sur l'Église par le biais d'Internet ou qui regardent des émissions religieuses à la télévision, qui écoutent aussi les émissions religieuses à la radio. C'est leur contact. Leur demander plus : non.

Alors, je n'oublie pas, parce qu'on pourrait continuer comme ça longtemps, ceux qui sont en recherche de reconnaissance, d'aide, de relations chaleureuses et qui font appel à des acteurs, à des groupes, à des institutions ecclésiales pour cela.

Je crois qu'il faut compter aujourd'hui, sur les usages libres qu'ont les gens par rapport à notre religion. Autrement dit, il faut savoir offrir une large gamme de possibilités. Et puis, admettons que nos références religieuses n'occupent plus le centre de la vie des gens, sauf pour quelques virtuoses. La société, comme les consciences, ne s'organise plus autour d'un centre qu'occuperait un message religieux. Yves LAMBERT, c'est une manière de le saluer, alors qu'il nous a quittés il y a quelques mois, qui avait écrit : « *Dieu, change en Bretagne* » dans une des analyses qu'il avait faites par la suite, avait écrit cette phrase que je trouve superbe : « *Auparavant le catholicisme organisait la kermesse, aujourd'hui, elle est un stand à la kermesse* ». C'est une dimension parmi d'autres de la construction de l'identité. Le religieux, en fait chez nous, n'est plus ce qui unifie les dimensions de la vie personnelle. David NICHOLLS, un sociologue anglais écrit ceci : « *Your god is too big* ». « *Votre Dieu est trop gros, il occupe tout l'espace* ». Or la religion n'a pas à faire avec toute la vie, elle n'a affaire qu'avec une partie de la vie. Il n'y a pas que la religion dans la vie quand même, vous n'allez pas me démentir là-dessus. Dieu ne demande que sa part. Je crois que c'est NIETZSCHE qui avait rapporté ce propos d'une jeune femme : « *Que Dieu soit partout, et qu'il voie partout, je trouve cela particulièrement indécent* ». Je crois qu'un christianisme qui se voudrait englobant de l'existence entière n'intéressera plus beaucoup de

gens. Sauf peut-être une minorité, il y a des gens qui vont par là. Mais là, retour au premier point : le « ghetto catho ».

Je crois que depuis longtemps, je le pense, notre religion doit se présenter comme une religion légère et non pas comme un poids en plus, non pas comme un souci de plus. On a déjà tellement de soucis dans la vie ! Si vous présentez votre religion comme étant encore un boulet en plus, les gens vont dire : « *Ah non ! On ne peut plus !* ». Et il faudra reméditer, à nouveau, cette parole de Jésus : « *Mon joug est léger* ». Vous savez qu'il critique tous les gens qui mettent sur le dos du peuple, du petit peuple, des charges lourdes. Non ! Religion légère ! C'est joli la légèreté...

J'en arrive à mon cinquième point. C'est une série : désintéressement, modestie, pudeur.

Il n'y a pas à chercher à transmettre notre foi pour recevoir en retour. Il y a souvent ça dans l'arrière-fond de nos obsessions de la transmission : on espère, qu'après, ça va rapporter. Non ! Ce que nous faisons dans le devoir de transmission, c'est de mettre en contact une conscience avec la parole du Christ. Et cela fait, nous ne savons pas, nous ne maîtrisons pas ce qui va en advenir. Juste un petit passage de style homélie: l'annonce évangélique est un geste désintéressé. Il est comme le geste du semeur qui était sorti pour semer dans le vaste monde, et le temps de la semence n'est pas le temps de la récolte. L'annonce évangélique l'est souvent à fonds perdu. On ne sait pas où ça va pousser, on ne sait pas ce que cela va donner. Et ce n'est souvent que longtemps après coup, que l'on se rend compte du chemin qu'a fait la parole de Dieu dans la vie d'une ou de plusieurs personnes.

Restons aussi conscients de notre particularité. Vous êtes dans un lieu éducatif, vous ne représentez qu'un lieu et un moment transitoire dans la vie d'un jeune ou d'un enfant. Et après vous, ce n'est pas nécessairement le chaos. Cela vous le savez. Nous ne sommes ni les seuls, ni les derniers, à les accompagner sur le chemin de leur humanité et de leur foi. Et il faut espérer qu'ils rencontreront d'autres que nous. Et ils vont donc rencontrer d'autres aspects de la foi, de l'Évangile, de l'Église, du christianisme. Ne prétendons pas tout donner, tout faire dans nos structures. J'ai eu une catéchiste, quand j'étais arrivé en sixième année de lycée, qui m'avait dit : « *en sixième, tu sais moi le programme, ils voient tout. Comme ça, au moins s'ils ne reviennent pas, ils auront tout vu* ». Elle ne se trompait pas, ils ne revenaient pas l'année suivante...

Vivons notre animation plutôt comme un éveil du désir, comme une ouverture, comme une inauguration — on dit ça souvent — comme l'occasion de donner le goût d'aller plus loin. Nous sommes, aujourd'hui en plus, devant des générations qui cultivent la multi appartenance. On est dans des générations du

« Net », du contact, du voyage. Ce sont des générations qui ont un rapport de connexion avec la religion. Des jeunes se nourrissent comme ça, les adultes aussi, en faisant appel à une multitude de ressources, comme si un seul groupe ou un seul lieu ne pouvait plus leur suffire pour se construire. Alors, du coup, il ressort une exigence pour nos institutions, quand les gens s'y connectent. Comment s'osent-elles nourrissantes, au moment même où l'autre vient se connecter chez nous ? Et ça, c'est un sacré défi. Est-ce qu'on a quelque chose d'intéressant à offrir, à apporter et qui soit constructif ? Parce qu'après, ce n'est pas sûr qu'ils reviennent, s'ils n'ont pas trouvé quelque chose. En plus, nous ne tenons ni Dieu, ni les autres. Je vous le rappelle, mais vous le savez, comme croyants, comme institution même ecclésiale, nous ne sommes que de modestes index de l'altérité de Dieu.

Et puis, nous éprouvons aussi qu'entrer en relation vraie avec autrui, pour communiquer réellement avec lui ou avec elle, suppose de nous appauvrir de toute idée a priori sur lui. Il n'y a pas à vouloir posséder l'autre. Après tout, qu'est-ce qu'on sait de son désir profond ? Qu'est-ce qu'on sait aussi du désir de Dieu sur lui ou sur elle ? Pas grand-chose. L'autre est à distance. Et on ne peut pas le réduire à ce qu'on espère tirer de lui, comme satisfaction pour nous-mêmes ou pour l'Église. Yves CONGARD, un théologien catholique d'autrefois — quand il pouvait enseigner, on lui a interdit de parler, et quand il ne pouvait plus parler, on l'a nommé Cardinal, c'est la puissance de la dialectique romaine — avait rapporté cet échange, dans le Nord de la France (n'allez pas traduire que je suis contre la JOC, mais c'est déjà assez ancien) entre un jeune et un de ses copains. Le jeune passait une phase de découragement par rapport à la JOC et son ami lui dit : « *Écoute ce qu'il y a dans la section, dans l'équipe aujourd'hui, l'abbé il t'aime bien* ». « *Oui, l'abbé, il m'aime bien, mais ce n'est pas moi qu'il aime. C'est la JOC en moi qu'il aime* ». Redoutable, cette affaire ! Donc, je crois qu'il y a à savoir maîtriser notre volonté de puissance, notre volonté de convaincre. Il y a à perdre le masque de celui qui croit être plus éclairé que les autres pour, justement, savoir recevoir de l'autre quelque chose d'aussi vrai que ce qu'il propose. Je crois que ne seront entendus, désormais, en matière religieuse, que ceux qui admettent d'être désarmés pour reprendre une expression de Raimon PANIKKAR, le philosophe et théologien espagnol. C'est-à-dire que ceux qui acceptent que l'autre ait l'initiative de la question et la liberté de ne pas répondre à notre sollicitation. Je crois que le désintéressement est une condition de l'intérêt.

Je vais quand même aborder mon sixième point. Il est très rapide et puis je conclurai. Je voudrais aborder le rire des croyants incrédules.

Oui, il y a le rire aussi dans notre tradition. Bien sûr, je parle du bon rire. Le rire qui vient des profondeurs, qui, chez nous, sont encore pures. On est encore capable de rire pour de belles choses, de

bonnes choses et naïvement, avec beaucoup d'innocence. Vous savez que c'est depuis Abraham que le rire et la foi ont partie liée. Vous connaissez le passage de la Genèse où Abraham tombe la face contre terre. Et puis, il se met à rire quand Yahvé lui annonce qu'il aura un fils de Sarah. Dans nos existences aussi, comme dans l'existence d'Abraham, puisque Isaac a été appelé l'enfant du rire, c'est quelquefois par la cocasserie d'une parole ou d'une situation que quelque chose peut surgir dans nos vies. C'est quelque chose qui peut surgir, qui déborde de ce qu'on imaginait, de ce qu'on pensait. Quelque chose qui ouvre, tout à coup, une possibilité de vivre, de penser, de voir les choses autrement. Et un jour, on peut nommer cette cocasserie : parole de Dieu. C'est ça, cette surprise de la parole de Dieu qu'Abraham a marqué d'un rire frontière, à la limite de l'incrédulité et de l'incroyance comblée. Je crois que nous aussi, nous les croyants incrédules, nous pouvons nous poser en face de Dieu en riant. Et je trouve qu'il y a trop peu de perspectives ecclésiales catholiques qui savent donner écho au rire. Et pourtant, j'aime bien penser la foi chrétienne, l'Église même, vos institutions, dans un monde où il y a tant d'hommes et de femmes qui n'attendent que la simple nouvelle d'un visage qui, en face du leur, esquisse, dans l'instant d'un sourire, qu'ils sont appréciés. Ce sont des sourires, qui, admettez-le, nous prennent au sérieux. Je crois que ce type de sourire est capable de tourner le présent vers la confiance et vers l'avenir.

Si vous avez côtoyé un jour la désespérance, vous savez comme moi qu'un rire c'est le signe qu'on espère encore. L'espérance, même si on ne tient pas l'objet de l'espérance. Dans la divine comédie, DANTE suggère qu'en enfer, comme il n'y a pas d'espérance, personne ne rit. Au purgatoire, il y a de l'espérance, mais personne ne rit non plus. Par contre, au paradis, comme on a plus besoin d'espérer et bien on n'arrête pas de rire. Vous devriez lire ce dernier texte de DANTE. Et c'est vrai que, dans l'instant d'un rire, le monde peut nous être un plaisir, voire un paradis.

Puis, il y a une autre fonction du rire, c'est la dérision, c'est l'insolence de tant d'idoles inutiles, aujourd'hui. Regardez, comment dans cette Europe soi-disant rationaliste, les gens sont en train de devenir crédules. C'est incroyable le nombre de crédulités, le foisonnement de croyances dans lesquelles vont les gens, y compris des gens hyper rationalistes sur le plan de leur profession. Tout d'un coup, vous les retrouvez dans une secte. Alors, ils croient, mais c'est n'importe quoi. Là, nous pouvons rire quand même. Le rire, c'est aussi la dérision vis-à-vis de l'oppression, vis-à-vis des législations sans âme, sans pitié, ce qui, après tout, peut parfois guetter aussi certains pans de l'Europe. Le rire, c'est une bouffée d'air frais. Dans tout enfermement, je crois que le rire est capable de créer une première distance, qui nous libère de tous les enfermements.

Je conclus. Le sérieux dans votre travail éducatif, la reconnaissance de la dignité réciproque, le respect de l'autre, le désintéressement, la sympathie, tout ce que j'ai essayé de dire, la distance souriante, pour moi, peuvent dessiner l'espace d'une vertu, qui avait permis à beaucoup d'Européens de sortir, autrefois, de la violence religieuse : c'est la tolérance. Le pire visage que peut revêtir une religion, et il y a à balayer également devant nous, là-dessus, le pire visage que peut revêtir une religion, c'est le fanatisme. Il me semble qu'il est de nature de la catholicité des églises chrétiennes, et donc de vos écoles, d'être un carrefour qui permet aux individus et aux peuples, aux races, aux religions diverses - car je vous rappelle que le christianisme est une religion multiethnique, multiraciale, donc - qui permet aux individus et aux peuples de se parler de ce qui leur tient à cœur et de se reconnaître mutuellement, avec leur génie propre. Je pense que, par là, l'espace de vos écoles catholiques peut ébaucher la communauté rare, la communauté que, tous, on appelle de nos vœux, celle où, un jour, nous parlerons dans l'estime les uns des autres.